

Lectures bibliques

Luc 13, 1 à 16
Genèse 1 à 3 (extraits)

Mal, bonté et puissance, un trio bien difficile à concilier

2010... Liège, 13 innocents frappés dans la force de l'âge...
Halle, deux trains, une inadvertance, 18 morts...
Haïti, 230.000 victimes d'un séisme naturel qui ne peut être imputé à l'homme...
Madère... Non, arrêtons, la liste est longue, trop longue !

Et vous avez un bon dieu vous ?!
Pourquoi alors tant de souffrances, d'injustices, de pleurs ?
Pourquoi n'intervient-il pas ce bon dieu, ce dieu tout puissant ?

Tous et toutes nous avons entendu cette question.
Tous et toutes – je l'espère – nous nous la sommes posée.

Douleur, souffrance, injustice, caractère transitoire de ce monde mettent radicalement Dieu en question, d'un point de vue intellectuel certes, mais également, et surtout, existentiel.

A la suite de John B. Cobb Jr., je suis aujourd'hui convaincu que la réponse judéo-chrétienne au problème du mal se trouve dans une juste compréhension de ce que nous entendons par la puissance, et donc aussi d'une puissance qui serait d'origine divine.

Quand l'on parle, comme je l'ai fait ces deux dernières semaines, de Dieu en terme d'idéal, d'incitant qui nous attire vers l'avenir, la problématique se pose avec moins d'acuité, mais pour les autres, ceux et celles qui affublent Dieu de tant d'attributs positifs : puissance, force, immuabilité, mais aussi amour, bonté, justice, mansuétude... comment s'en sortir ? Comment concilier des choses qui sont, au niveau de l'entendement, inconciliables ?

Souvent, les chrétiens considèrent Dieu avant tout dans sa toute-puissance et, ipso facto, qu'ils le veuillent ou non, le rende responsable de tout ce qui arrive, ce qui soulève la légitime protestation que le mal contredit l'idée d'un Dieu parfaitement bon. Evidemment, dans ces milieux on rétorquera que la source du mal se trouve dans le péché des hommes, ou de l'homme, ou du couple premier, Adam et Eve. Dogme passéiste et scandaleux pour la raison et pour la plus élémentaire justice. Imaginez un instant : un péché originel irrémissible qui, sans la grâce, entraînerait le monde entier dans la déchéance pour l'éternité. Qui, s'il en mesure les enjeux, voudrait d'un tel Dieu ?

Qui plus est, dans cette vision théologique, on oublie volontiers à cet endroit, et je le crains volontairement, de rappeler que c'est Dieu qui a créé l'homme. Pourquoi donc l'a-t-il façonné capable d'être aussi mauvais ? Il est clair que seule une approche symbolique des récits de la création, y compris celle de l'humanité, peut aujourd'hui satisfaire un homme doué d'un tant soit peu d'intelligence et, surtout, d'un tant soit peu de sens moral.

Sans cela, autrement dit quand cette idée de l'omnipotence de Dieu se combine avec la doctrine chrétienne de la responsabilité de l'homme, surgit alors l'idée monstrueuse que la justice de Dieu tient les hommes pour responsables de péchés, bien qu'en dernière analyse, et fruit d'une logique implacable, ce serait Dieu lui-même qui en serait l'instigateur, sinon l'auteur.

Revenons un moment aux exemples cités. S'il est vrai que l'on peut attribuer à la responsabilité de l'homme les morts de Liège ou de Halle, à qui attribuer ceux – beaucoup plus nombreux – du tsunami, du tremblement de terre d'Haïti ou, plus récemment encore de Madère ? A qui, sinon à ce Dieu tout puissant et créateur.

Mais créateur de quoi, d'un monde horrible, où les espèces se nourrissent les unes des autres, ou des cataclysmes de tous ordres, tornades, éruptions volcaniques, tremblements de terre, tsunamis, coulées de boue, emportent arbitrairement hommes, femmes, enfants, nourrissons, un monde où des bébés naissent condamnés par une leucémie, ou je ne sais quel virus ou microbe...

On a tenté de résoudre ce problème en niant l'omnipotence de Dieu ou, plus exactement, en la circonscrivant. Il y aurait, dans notre monde, une puissance sur laquelle notre Dieu par ailleurs tout puissant n'exercerait pas son pouvoir. Vous comprenez aisément que cela ne change rien... car soit son pouvoir est supérieur et nous en revenons à la première proposition, soit son pouvoir est inférieur et là je deviens, pour moi et mes frères et sœurs en humanité

soudain très inquiet !

Heureusement ces doctrines, à la fois de la toute puissance et de la puissance limitée partent d'une analyse erronée selon laquelle la puissance se définit comme la capacité à déterminer ce qui doit être et comment cela doit être.

Je vais prendre un exemple lié à la mythologie biblique des origines, celle du dieu potier. La puissance qu'exerce le potier sur l'argile est immense ? L'argile est malléable à souhait et peut prendre, tant qu'elle est maintenue humide, un nombre de formes quasi illimitées. C'est le potier qui, souverainement, décide de sa forme et, son habileté mise à part, sa puissance n'est limitée que par la quantité d'argile dont il dispose. En ce qui concerne la compréhension classique des récits mythiques de la genèse, la situation est amplifiée en ce sens que l'Eglise, et ses penseurs, considèrent que Dieu créait ex-nihilo, à partir du néant. Il dit et la chose existe.

Il n'y a donc qu'une seule puissance et elle n'est subordonnée à rien. Dans cette perspective Dieu porte bien toute la responsabilité du péché et s'il choisit de culpabiliser ses créatures impuissantes, cela ne fait qu'ajouter l'injustice à sa cruauté. Mais, comme si ce pénible constat ne suffisait pas, la situation, dans cette perspective, est encore plus dramatique qu'on ne peut l'imaginer, car s'il n'y a qu'une puissance, elle ne peut être que réduite...

Je m'explique. Là où il n'y a pas de puissance concurrente, il n'y a pas de vraie puissance. C'est une évidence : si je cours tout seul, j'arriverai toujours le 1er !

Un jeune garçon pourra mener ses petits soldats en plastique dans la plus meurtrière des batailles qu'il peut imaginer parce que ses jouets ne lui offrent guère de résistance. Il en serait tout autrement s'il devait convaincre ses camarades d'école d'aller se battre à un contre cinq dans la prairie voisine. Pourquoi ? Vous l'avez évidemment compris ! La puissance nécessaire pour mener des hommes est incomparablement plus grande que celle pour mener des jouets parce que les hommes possèdent chacun une puissance qui leur est propre.

Considérons-nous Dieu comme un potier, comme un marionnettiste, comme un enfant maniant à sa guise ses petits soldats ? Piètre image, non ?!

La puissance qui compte est celle qui influence l'exercice de la puissance chez les autres. Il n'y en a point d'autre... J'entends ici des objections : tous les dictateurs furent des hommes puissants et qui abusèrent de leurs pouvoirs.

C'est hélas vrai, mais leur puissance ne fut jamais que de pacotille. Ils se sont fourvoyés et souvent nous les suivons dans leur analyse, sans comprendre que la vraie puissance ne relève pas de la contrainte ou de la force.

Imaginez que je veuille imposer à mes enfants l'apprentissage d'une nouvelle langue et qu'ils ne le souhaitent absolument pas. Si j'utilise une puissance coercitive, je n'exprimerai par là que ma totale impuissance à convaincre, à entraîner l'adhésion.

Tous nous savons qu'un professeur qui suscite l'enthousiasme et entraîne positivement ses élèves dans l'apprentissage, obtiendra de meilleurs résultats que celui qui hurle et punit sans cesse. La seule puissance capable de donner des résultats valables, et appréciables pour l'ensemble des parties, est le pouvoir de persuasion et d'attrait. Entendez moi bien, la menace – basée sur une juste analyse d'un comportement qui entraîne des conséquences négatives – n'est pas un mal.

Nous avons le devoir de baliser le chemin de notre prochain s'il s'est fourvoyé. Nous pouvons et devons tirer la sonnette d'alarme quand nous sommes conscients que des erreurs et des fautes auront pour conséquences des catastrophes individuelles et collectives.

Les Ecritures judéo-chrétiennes, le message prophétique et celui de Jésus, abondent de ces mises en garde salutaires mais ces conseils, ces menaces – n'ayons pas peur des mots – reposent toujours sur des relations de respect, de souci des autres et d'amour, ainsi que sur la vision d'un avenir meilleur.

Ainsi, si j'imagine ce que peut être la puissance que Dieu exerce sur ma vie, je ne la penserai pas en termes de marionnettiste, qui tirerait à distance les fils de mon être, après l'avoir façonné selon son bon plaisir. Je penserai, comme Jésus, à un Dieu père qui, après m'avoir engendré, me prodigue des conseils, m'avertit quand je risque de trébucher, me conduit à l'âge adulte, à l'émancipation, et puis m'accompagne, avec ses choix, ses valeurs, ses attentes, sur le chemin de la vie, m'accordant – en toute liberté – de réaliser mon propre cheminement.

Et cette relation peut, dans certains cas, s'avérer tellement forte que je puis – librement et volontairement – faire mienne, totalement, la volonté de mon père, comme le fit Jésus de Nazareth s'approchant de son calvaire : « Père, s'il est possible que cette coupe s'éloigne de moi. Toutefois, non ma volonté mais la tienne... »

Si nous considérons le monde tel qu'il se présente à nous, deuils, maladies, cataclysmes, manque de matières premières, désertification, inégalités, injustices, guerres, luttes pour la vie à tous les échelons du vivant, comment pourrions-nous adhérer à la doctrine théologique traditionnelle de celle d'un Dieu créateur ex-nihilo et bon à la fois ? Que des théologiens et des chrétiens l'aient jadis pensé n'est pas une raison pour continuer à le faire, tant aujourd'hui

la contradiction nous paraît évidente.

Penser Dieu comme créateur n'a de sens que si nous envisageons un Dieu qui, à chaque instant, œuvre avec nous, et sur le monde qui lui est donné à ce moment là, par la persuasion.

Sans cela, pourquoi Dieu a-t-il voulu créer un monde si compliqué à mener vers une organisation et des valeurs de haute qualité ? Il n'y aurait pas d'explication car dans cette perspective, soit nous nions sa bonté, soit sa sagesse.

Autrement dit, et c'est une façon toute neuve et exaltante de penser Dieu, nous ne devons jamais nous demander pourquoi Dieu a voulu créer un monde tel que nous pouvons l'observer, mais plutôt nous demander pourquoi, étant donné ce qu'est le monde que nous connaissons, Dieu cherche à le persuader comme il le fait. Pourquoi les prophètes juifs, avant de parler d'un Dieu créateur, on parlé d'un Dieu libérateur, de Dieu qui les accompagne dans leur H(h)istoire, un Dieu qui leur ouvre la possibilité de suivre de nouveaux chemins, un Dieu qui les attire vers un monde meilleur, sans les contraindre pour autant.

Dans les récits mythiques de la genèse, le texte dit que Dieu se mit à organiser un tohu-bohu. Il ne crée pas ex-nihilo, il œuvre pour mener chaque élément à son épanouissement, à sa différenciation, à son individualité mais en veillant à ce que ces différents éléments, menés à leur accomplissement, existent en harmonie avec l'ensemble. Et les auteurs concluent : alors Dieu vit que cela était bon, en germe.

En germe seulement car il y a un 7e jour. A la fin du 6e, il était temps qu'il entre dans son repos de première création et, qu'avec l'homme, il entame cette longue et périlleuse 7e journée, le shabbat... ce temps béni d'un travail différent, celui de la recherche d'harmonie entre le créé et son créateur.

On devrait comprendre que le travail de Dieu dans le monde est de chercher inlassablement à persuader chaque entité d'atteindre un degré maximum de satisfaction qui soit compatible avec le maintien d'une harmonie, d'un ordre, qui permette aux autres entités d'atteindre aussi la perfection. Pour cette raison, le monde paradisiaque est imaginé comme celui où la loi naturelle n'existe pas. Les hommes et les animaux se nourrissent d'herbes et de fruits délicieux, une nourriture décrite comme savoureuse mais surtout qui peut être consommée, dans une vision mythologique, sans que les plantes ou les arbres qui fournissent la nourriture n'en souffrent. L'arbre produit des fruits ; si je les mange l'arbre n'en souffre, ni n'en meurt pour autant...

Il reste une étape à franchir, nous ne ferons aujourd'hui que l'identifier. Les auteurs scripturaires ne s'y sont pas trompés, l'homme est actuellement la créature la plus pensante du monde connu. Selon le mythe originel, il devrait accompagner l'ensemble du créé vers une harmonie avec l'idéal, cette puissance attractive que nous nommons Dieu, un Dieu père, aimant, présent à l'Histoire et la menant à la paix, à un repos mérité, à un shabbat joyeux et éternel.

Hélas, et nous en sommes conscients, le mal que l'être humain est capable d'infliger à ses semblables et au reste du monde, animaux et végétaux, mais aussi l'équilibre chimique garantissant la vie, est infiniment plus grand que la souffrance que peut lui causer la puissance de tous les animaux ou de tous les cataclysmes naturels réunis.

Et nous en revenons à nous demander pourquoi Dieu nous a faits ce que nous sommes. C'est là que toute la puissance symbolique du mythe nous rejoint et nous interpelle. Le projet initial demeure, la théodicée qui ne peut être différenciée de l'histoire de la vie, nous conduit à reconnaître que l'homme est la pointe de la pyramide, le sommet du créé, l'œuvre suprême de Dieu...

Cela devrait être une bonne, une très bonne nouvelle ! Soyons à même de nous en réjouir et de prendre nos responsabilités, attirer par le Dieu père, celui de Jésus-Christ. Amen.

Pasteur Jacques Hostetter
Ce texte s'inspire largement du livre de John B. Cobb Jr. : « Dieu et le monde »